
I

laboratoire espace cerveau

A

synthèse de la station flash
Cosmopolitiques ?
16 mai 2018

cycle vers un monde cosmomorphe

C

**INSTITUT
D'ART CONTEMPORAIN**
Villeurbanne/Rhône-Alpes

11 rue Docteur Dolard
69100 Villeurbanne
France

t. +33 (0)4 78 03 47 00
f. +33 (0)4 78 03 47 09
www.i-ac.eu

La journée d'étude de la station flash du Laboratoire espace cerveau a réuni le 16 mai 2018, autour des participants Ann Veronica Janssens, Nathalie Ergino, Denis Cercllet, Olivier Hamant, Hélène Meisel, Pierre Montebello, Cyrille Noirjean, Arnaud Pierre, Jean-Louis Poitevin, Alexandre Wajnberg, Jean-Jacques Wunenburger, des artistes Clarissa Baumann, Benjalmin Blaquart, le groupe Frame (Alys Demeure, Sandra Lorenzi, Héloïse Lauraire, Stéphanie Raimondi), Célia Gondol, Linda Sanchez, Vahan Soghomonian, Mengzhi Zheng, Floryan Varennes, ainsi que les étudiantes de l'école thématique Anthropocène de l'École Normale Supérieure (ENS) de Lyon.

Avec pour catalyseur l'exposition de Maria Thereza Alves et Jimmie Durham *The Middle Earth - Projet Méditerranéen*, le Laboratoire espace cerveau a invité ses participants à poursuivre le cycle d'étude *Vers un monde cosmomorphe* pour une station flash intitulée *Cosmopolitiques ?* Sous le prisme de leurs pratiques de recherche respectives, Olivier Hamant, biologiste, Pierre Montebello, philosophe, Denis Cercllet, anthropologue, et Sandra Lorenzi, artiste, ont déployé leurs questionnements avec pour trame constante la délicate et apparente scission entre une multiplicité d'êtres et la singularité des milieux qu'ils habitent. Fondé sur la perspective d'un monde aux frontières mouvantes et poreuses, un engagement cosmopolitique nous amènerait aujourd'hui à repenser les cloisonnements qui ont forgé la pensée occidentale, à reconsidérer les modes de relations mêmes qui imprègnent les pratiques du politique. À l'ère de l'Anthropocène, les bouleversements climatiques, géologiques, économiques... nous poussent à imaginer d'autres pratiques et enjeux du politique, ouvertes aux continuités et aux interactions humaines et non-humaines.

Biologiste, Olivier Hamant dirige l'équipe « mécano-transduction et développement » au Laboratoire Reproduction et Développement des Plantes (ENS de Lyon). En parallèle, il co-organise une école thématique et interdisciplinaire sur la nouvelle relation de l'humanité à la nature, dans le cadre du collectif « Anthropocène » de l'ENS de Lyon. Au croisement de ces deux thématiques, Olivier Hamant propose de considérer la trajectoire des sociétés humaines en regard de la « sous-optimalité » du vivant. En biologie, la sous-optimalité se traduit par le maintien d'un chaos interne préexistant où ne persiste que ce qui se prouve robuste et résilient. Lenteur, hétérogénéité, aléatoire, redondance, faillibilité, stochasticité, conflictualité régissent les processus complexes du développement organique. Par exemple, dans le processus de croissance, les conflits mécaniques sont les vecteurs de développement... Fondée sur une efficacité inconditionnelle, notre technosphère s'est développée pour la rapidité, l'anticipation des risques dans l'immédiateté des injonctions de la productivité et au mépris de ce qui la circonscrit à d'autres échelles. À l'heure de l'Anthropocène, ces principes se révèlent à la fois comme visée à court terme et facteurs aliénants. Porteur d'une culture non plus du produit mais du terrain, le paradigme de la sous-optimalité se pose comme perspective alternative aux stratégies rigides de l'efficacité totale. À travers leurs recherches à l'étude dans le cadre de la section Anthropocène de l'ENS, Kamella Nikola, Clémentine Lessard et Raphaëlle Reynaud, ont proposé des approches complémentaires de la sous-optimalité dans le champ de la biologie, de la philosophie et de la littérature¹.

Dans la continuité de l'argumentation scientifique de Hamant, Pierre Montebello ouvre la seconde partie de cette station pour appuyer cette dimension de faillibilité, qu'il choisit de nommer « précarité ». Après un court rappel sur l'évolution du concept de fragilité dans la pensée occidentale, Montebello montre en effet comment celui-ci peut amener à refonder un principe de responsabilité jusqu'à le poser comme principe fondamental d'une cosmopolitique.

Partant de l'héritage du monde gréco-romain au sein duquel régnaient les thèmes d'une faiblesse humaine face à une nature inépuisable, il rappelle le renversement amené avec la thèse de Hans Jonas, auteur du *Principe de responsabilité* (1979), selon laquelle la vulnérabilité des êtres doit prévaloir au progrès techno-scientifique. C'est au regard du récent travail de l'anthropologue Anna Tsing² que Pierre Montebello précise encore comment se saisir de cette question. En inventant le concept de « ruine de la nature », Anna Tsing interroge la possibilité d'une nature perdant sa « nature naturante ». Le pistage qu'elle entreprend révèle celle-ci non plus comme force infinie et absolue mais comme un tissu fragile de relations composé de l'entrelacement subtil d'une multiplicité d'êtres. Dès lors que l'on fait abstraction de cette continuité, l'aliénation s'opère. Tsing rappelle ainsi par exemple que la scalabilité, processus qui décrit la capacité d'un produit à s'adapter à un changement d'ordre de grandeur, telle que la monoculture de la canne à sucre, est bien un processus d'aliénation. L'exclusion des singularités, de l'altérité, de l'hétérogénéité, qui demeure un principe déterminant au sein des pratiques mises en œuvre par les puissances absolues du marché agricole en particulier, entraîne pour Montebello une déconsistance du monde.

À travers un panorama élargi de pratiques scientifiques et philosophiques, Denis Cercllet, anthropologue, approfondit la question des continuités environnementales, leur saisie par les pratiques scientifiques et le potentiel d'action naissant qu'elles font naître. Avec pour exemple introductif l'étude de l'ethnologue Alexandre Surrallés³ menée avec les Candoshi, Denis Cercllet partage tout d'abord une manière de saisir le monde non pas en position d'extériorité mais via un retour d'expérience. Ainsi, pour les Candoshi, les couleurs n'ont pas de nom arbitraire mais sont comprises en relation avec d'autres sens à travers une « description hésitante, volontairement subjective, interactive, évolutive et relative ». C'est à partir de ce paradigme que Cercllet poursuit son enquête épistémologique et cite les pratiques scientifiques d'Ernst Mach⁴, physicien et philosophe liant son approche

de la matière au monde psychique puis de Richard Lewontin, biologiste, généticien et philosophe de la biologie, qui inventera le principe de co-évolution entre nature et société. Avec pour dénominateur commun une sensorialité devenue instrument à part entière de l'action, ces pratiques de connaissance convoquent l'échange indéfectible qui nous lie au monde. Au delà de toute ontologie, il s'agit là de penser le monde en tant que physique, fait de ces tensions dynamiques. Lipps et Simondon ont en ce sens pensé la relation comme synchronisation de systèmes oscillants semblables aux champs magnétiques. À la manière d'une chorégraphie, des rythmes concordants nous lient. Pour Jean-Jacques Wunenberger nous sommes moins animés par des rythmes que co-auteurs de ces rythmes que l'on renvoie et renforce. Dans un monde dynamique, turbulent, chaotique, communicant à l'infini, l'action politique tendrait-elle à faire advenir des pratiques résolument attentives aux tensions internes au commun ?

À la suite de sa collaboration avec Maria Thereza Alves, Jimmie Durham et l'IAC, Sandra Lorenzi, artiste et chargée de recherches pour l'exposition *The Middle Earth - Projet Méditerranéen*, interroge pour finir les enjeux politiques du projet des deux artistes. Sous-tendue par le choix d'un tissage singulier de disciplines *a priori* éloignées (art, archéologie, biologie, géographie...) et de types de médiations hétérogènes (archives, artefacts, œuvres), la dimension cosmopolitique est donc ici envisagée à travers une quête vers les prismes alternatifs à même de circonscrire la singularité d'un territoire. Au fil de son travail prospectif, Sandra Lorenzi soulève un parallèle entre le parti pris de Durham et Alves avec celui dont fait acte l'une des propositions significatives du Musée d'archéologie de Saint-Germain en Laye : la salle d'archéologie comparée. Dans la continuité des recherches de Marcel Mauss, l'archéologie comparée que celui-ci met au point avec l'archéologue Henri Hubert relève d'une pratique historiographique tournée vers le concept de « fait social total » (ici « l'histoire ethnographique de l'Europe et de l'humanité »).

« Les faits sociaux totaux "assemblent" tous les hommes d'une société et même les choses de la société à tous points de vue et pour toujours ». Relativisant le primat des chronologies et des hiérarchisations, et faisant valoir le décloisonnement des disciplines, ce concept sociologique qui réclame la pratique transversale et hybride de l'« en-cyclopédie » des savoirs trouve son pendant politique dans la théorie du don de Mauss. Traversant toutes les sociétés et toutes les civilisations, le don est opérateur d'alliance, de redistribution des ressources économiques et des positions de pouvoir. Ce que pointe l'exposition *The Middle Earth* serait ainsi une cosmopolitique au delà de toute mémoire des frontières, fondée sur ce qui lie les hommes, jusque dans les traces et les vestiges qu'ils laissent.

Quel que soit le domaine d'expérience des participants, les paroles réunies au sein de la Station Flash ont d'abord permis de prendre la mesure de l'écart vertigineux entre l'uniformité des systèmes dominants d'exploitation de la Terre et la singularité des milieux qui en sont le substrat. Co-extensifs de leur environnement, les êtres composent des histoires complexes elles-mêmes inscrites sur le long terme, spécificité dont les stratégies prédominantes dans les sphères du pouvoir, ne font pas acte. À partir de ce constat commun, se sont dégagées ici deux pistes majeures d'investigation, avec d'une part la question du potentiel d'action émanant des pratiques de recherche scientifiques et d'autre part celle de leur mise en partage à travers des formes de récits alternatifs, dont l'ordre transversal non chronologique contrevient aux acquis de la modernité occidentale. Entre anticipation et écriture historique, la concordance de ces deux pôles trouve un lieu d'expérimentation privilégié au cœur des pratiques artistiques. L'exposition *The Middle Earth* serait-elle annonciatrice de ce paradigme émergent ? À suivre.

Alys Demeure

¹ Leurs présentations respectives figurent en consultation sur la page web de la station flash *Cosmopolitiques* ?

² Anna Tsing, *Le champignon de la fin du monde - Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*. Paris : La Découverte, 2017.

³ Alexandre Surrallés, « L'irreprésentable et l'ineffable, le sens des couleurs en son absence », in : revue *Hybrid*, avril 2017, *Malaise dans la représentation*.

<http://www.hybrid.univ-paris8.fr/lodel/index.php?id=768>

⁴ Ernst Mach, *L'analyse des sensations. Le rapport du physique au psychique* [1886]. Paris : Éditions Jacqueline Chambon, mai 1998.

